

JEAN-JACQUES NDUNGUTSE

RAFIKI YANGU

Éloge de l'amitié

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528232

Dépôt légal : mars 2026

Préambule

Ce livre n'a pas été écrit pour convaincre ni pour expliquer. Il ne revendique aucune ambition scientifique, théologique, philosophique ou littéraire. Il n'est le fruit d'aucune théorie, mais celui d'une gratitude obstinée, patiemment mûrie au fil des ans. Son existence même est un remerciement. Si je me résous aujourd'hui à publier ces pages, ce n'est pas que je croie ma vie exemplaire ou singulière ; c'est que j'ai découvert, en l'écrivant, que le simple fait de tracer des mots sur une page blanche apprend à voir. À reconnaître, derrière le chaos apparent des événements, la trame secrète qui nous a tenus debout. À entendre, sous le bruit du monde et dans le silence des années, la mélodie persistante de notre humanité partagée.

Le titre de cet ouvrage, « Rafiki yangu », signifie « mon ami » en swahili. Ce choix n'est ni un artifice exotique, ni un hasard. Il est l'essence même, le cœur battant de ces pages. Depuis les ruelles colorées de mon enfance à Kigali jusqu'aux collines verdoyantes et sacrées de Kabgayi, des épreuves déchirantes de la guerre aux maturités lentes et souvent douloureuses de la vocation, des rencontres providentielles sur les routes d'Europe aux fidélités silencieuses qui animent le tissu de la vie quotidienne, l'amitié a été ma boussole la plus sûre, mon port dans la tempête, la source où je suis sans cesse revenu me désaltérer.

Ce récit est donc, avant toute chose, un hommage. Un hommage à celles et ceux qui ont éclairé mon chemin, parfois d'une lumière aveuglante, souvent d'une douce lueur persistante. C'est une longue lettre, une offrande, adressée à tous ceux qui, par leur présence active, leur bonté simple, leur amitié indéfectible ou même, parfois, par leur indifférence

passagère, ont croisé ma route et ont participé, d'une manière ou d'une autre, à la lente et parfois difficile sculpture de mon être. Ils sont les Rafiki multiples et bienveillants qui peuplent ma mémoire et colorent mon existence d'une palette d'émotions et de leçons inestimables.

Mes premiers et plus profonds remerciements, naturellement, vont à ma famille. À mes parents, piliers inébranlables dans un monde mouvant. Mon père, Kuruvune, dont la voix si chaleureuse et la bonté étendue à tous m'ont enseigné l'accueil sans frontière. Ma mère, Jacqueline, d'une résilience et d'un courage qui forcent l'admiration, dont le silence éloquent disait plus que de longs discours sur la force de l'âme. Leur amour fut mon premier port d'attache ; leur force tranquille, mon premier rempart contre les doutes du monde. Et puis, il y a mes frères et sœurs, compagnons de jeu et de lutte dans les tourmentes de l'histoire rwandaise, avec qui j'ai partagé les rires innocents et les peurs secrètes, et dont la complicité a été un ciment contre l'adversité.

Au-delà du cercle du sang, il y a les amis, ces « frères de l'âme » que la vie nous donne. Parmi eux, une place unique, essentielle, est réservée à Éric. Il fut bien plus qu'un camarade de séminaire ou qu'un confrère dans le sacerdoce ; il fut Rafiki dans son sens le plus noble et le plus complet : un rayon de soleil constant dans les jours gris, une main tendue dans la froideur des doutes, un rire complice et libérateur dans la joie des jours simples. Son amitié, indéfectible et lumineuse, transcende les distances géographiques et les différences culturelles. Elle demeure, aujourd'hui encore, l'un des trésors les plus précieux que le Ciel m'ait offerts. Il est, parmi d'autres compagnons de route comme Jean-Louis, Philibert, Mathias, Valens, Dominique, Richard, Robert et bien d'autres, l'incarnation de cette présence qui fut un refuge et, à certains moments critique, une véritable planche de salut.

J'ai longtemps hésité à coucher ces souvenirs sur le papier. La pudeur, la crainte légitime de tomber dans l'autocélébration vaine, ou simplement le flux tumultueux du quotidien m'en ont toujours détourné. L'élan décisif est venu d'un contexte inattendu : le silence forcé et la solitude relative des

confinements liés à la Covid-19. Ce temps suspendu, étrange et anxiogène pour beaucoup, s'est révélé pour moi un terreau fertile pour l'introspection. C'est dans ce creuset d'immobilité mondiale que j'ai posé les premiers mots sur l'écran lumineux de mon ordinateur, comme on jette une bouteille à la mer, sans savoir vraiment qui, sinon moi-même, la lirait un jour.

Au fil des semaines et des mois d'écriture, une conviction s'est peu à peu imposée à moi, d'abord comme une intuition, puis comme une certitude profonde : et si chacun d'entre nous prenait le temps d'écrire le récit de sa propre vie ? Non pas pour en ériger un monument à sa propre gloire, mais pour en dégager le fil fragile et précieux, pour reconnaître et nommer avec gratitude celles et ceux qui l'ont rendue belle, supportable, ou simplement humaine. Ce travail de mémoire n'est pas une fuite nostalgique vers le passé ; c'est un acte de clarification du présent.

Peut-être qu'une telle démarche, humble et personnelle, multipliée à l'infini à travers le monde, nous permettrait-elle de mieux nous comprendre les uns les autres. Peut-être pourrions-nous alors apercevoir, derrière les masques sociaux et les carapaces que nous endossons pour nous protéger, l'enfant meurtri, l'adolescent rêveur ou l'adulte marqué par ses joies et ses blessures uniques. Peut-être, alors, parviendrions-nous à vivre dans une harmonie plus simple, désamorçant par la seule force de la compréhension et de la gratitude partagée bien des conflits inutiles et des préjugés tenaces.

Rafiki yangu est donc une offrande. Une offrande de gratitude à la Vie, à Dieu, à ma famille, à mes amis, et à tous les « bons samaritains » rencontrés au détour d'une gare, sur un chemin de montagne escarpé ou dans le silence recueilli d'un presbytère. C'est l'histoire d'un enfant de Kigali, devenu prêtre, qui a découvert que la plus grande richesse n'est ni dans les diplômes, ni dans les postes occupés, ni dans les réussites matérielles, mais bien dans les cœurs qui vous aiment et que vous aimez en retour. Ces Rafiki, connus et inconnus, sans qui je ne serais pas celui que je suis.

Puissent ces pages, dans leur simplicité assumée, être reçues comme un geste simple et vrai : une main tendue

par-dessus les océans et les différences, un sourire partagé dans la pénombre, un modeste écho de cette vérité qui m'habite et me console : la vie est fondamentalement belle, non quand elle est facile, mais quand on a la grâce de la vivre entouré d'amis.

1. Le bon samaritain

Février 2012. Un froid mordant s'abattait sur l'Europe, glaçant jusqu'aux pierres. De la fenêtre de la voiture, je regardais défiler les paysages belges, ces collines autour de Huy encore endormies sous un ciel de plomb, les champs nus et les haies dénudées frissonnant sous la bise. Mon ami l'abbé Éric me déposa à la gare de Huy pour un long périple jusqu'aux Vosges, rendre visite à un autre ami prêtre d'origine rwandaise, Jean-Louis, curé à Saulxures-sur-Moselotte. Le plan était simple : arriver à la gare de Remiremont à 16 h 45, où quelqu'un devait m'attendre. Éric m'avait minutieusement expliqué l'itinéraire, une suite de changements qui semblait, sur le papier, d'une logique et d'une simplicité imparables.

Je montai dans le train à 7 h 30, direction Namur. Mais le destin, comme le dit un proverbe de mon pays, « prépare souvent des nids d'oiseaux dans les arbres que nous n'avons pas encore plantés ». En effet, un accident sur la voie retarda notre train de Namur de plus d'une heure trente. Ce contre-temps, insignifiant en apparence, allait faire basculer ma journée. À Luxembourg, la grande gare moderne et impersonnelle, le train international pour Metz était déjà parti depuis longtemps. Je dus patienter longuement, déraciné et grelottant, observant par la fenêtre les forêts luxembourgeoises, des étendues de sapins sombres et sévères saupoudrés de givre, qui semblaient indifférentes à mon désarroi.

Ce n'est qu'à 17 h 50 que j'arrivai enfin à Remiremont. La nuit tombait déjà sur les Vosges, enveloppant les douces montagnes arrondies et les vallées profondes d'une obscurité précoce. Sorti du train, je scrutai le quai désert. Personne. Jean-Louis, pris par ses activités paroissiales, avait envoyé une paroissienne nommée Brigitte. Elle a cherché en vain et

au bout d'une heure d'attente elle a quitté la gare. À cette époque, le portable n'était pas encore roi. Mon modeste Nokia était mort, et j'avais oublié mon chargeur. Les quelques personnes que j'abordai, difficilement, ne purent m'aider ; ce modèle commençait déjà à appartenir au passé.

Cloué sur un banc dans le hall glacial, l'ennui et l'inquiétude me gagnaient. Le froid me transperçait. C'est alors que j'aperçus une jeune femme d'origine africaine avec son petit garçon. Mon cœur fit un bond. « Le fleuve pense toujours trouver la mer, même s'il doit traverser des terres arides », dit une sagesse africaine. En elle, je voyais le fleuve salvateur. Je m'approchai, saluai avec toute la politesse et la délicatesse dont j'étais capable, et commençai à expliquer ma détresse.

Au bout de deux minutes, elle me coupa la parole. « Monsieur, qu'est-ce que vous voulez, brièvement ? »

Je bredouillai que je souhaitais emprunter un chargeur, ou à la rigueur son téléphone pour appeler Éric en Belgique, le seul numéro que j'avais en tête.

Son regard se fit méprisant. Elle me toisa de la tête aux pieds et me repoussa avec une froideur cinglante : « Monsieur, allez au bureau de tabac ou à la police. Moi, je ne suis pas la police. »

Oh là là... Je me sentis soudain complètement foutu, un vide immense se creusant dans mon ventre. L'amertume était si forte que j'eus un haut-le-cœur, mais mon estomac vide ne rendit rien. Je m'éloignai, mortifié, et me dirigeai vers le guichet SNCF qui fermait ses grilles. Il était presque 19 h. Je demandai à l'agent un billet pour Liège. L'homme, la cinquantaine, me regarda avec attention. « À cette heure, ça va être compliqué pour voyager de nuit. » Puis, après une pause, il ajouta : « Monsieur, ça fait un moment que je vous vois dans cette gare. Avez-vous un problème ? »

Il avait remarqué mon désarroi. Peut-être mon air égaré, mon manteau d'emprunt trop grand pour moi, ou mes yeux rougis par la fatigue et la déception. Pourquoi Jean-Louis m'avait-il abandonné ? Tant de questions me traversaient l'esprit. Mais enfin, je me trouvais face à quelqu'un qui voyait au-delà des apparences. Je lui racontai toute mon histoire.

Avec une patience d'ange, il utilisa le téléphone de service pour appeler la paroisse de Saulxures. L'annuaire nous donna un numéro, mais personne ne répondit.

J'étais anéanti, imaginant déjà une nuit à la dure dans cette gare inconnue. C'est alors que l'homme de la SNCF, avec une bonté simple, me proposa : « Si vous voulez, vous pouvez venir dormir chez moi. On réessayera demain matin. » Le soulagement fut immédiat. J'acceptai sans hésiter. Il m'emmena dans sa maison, me présenta à sa famille, qui m'accueillit avec une chaleur et une gentillesse qui contrastaient violemment avec le froid extérieur et l'indifférence rencontrée plus tôt. Le lendemain matin, vers 7 h 30, il appela de nouveau Saulxures et tomba enfin sur le Père Jean-Louis.

J'étais sauvé. Mon bienfaiteur me conduisit lui-même jusqu'à la paroisse. « Une seule main ne peut attacher un paquet », affirme un autre proverbe rwandais. Ce jour-là, dans la froideur des Vosges, la main tendue d'un inconnu a attaché pour moi le paquet de l'espérance. Oui, je peux le confirmer, les bons samaritains existent. Cette main tendue dans le froid des Vosges m'a rappelé que, même aux heures les plus sombres de mon enfance au Rwanda, d'autres mains s'étaient déjà tendues pour me sauver. Pour comprendre la profondeur de ma gratitude ce jour-là, il faut revenir en arrière, vers les collines de Kigali, vers le jardin ensoleillé et déjà menacé de mes premières années...